

Jean-Paul Ferrier était principal adjoint du collège Armand Coussens à Saint-Ambroix dans le Gard quand il a mené, de 1989 à 1995, inspirée des classes-lecture se déroulant dans le Centre de lecture de Bessèges (voisin de son collège) et en étroite collaboration avec l'AFL une politique de lecture de grande ampleur et d'une remarquable efficacité impliquant l'ensemble des élèves et des enseignants de l'établissement. (voir le dossier : *La lecture au collège* : A.L. n°31, sept.1990, pp.43-116 et *Saint-Ambroix 2^{ème} année*, A.L. n°33, mars 1991, p.32).

En guise d'éditorial, nous avons cru bon de reproduire son allocution, prononcée le 27 juin dernier lors de son départ à la retraite, alors qu'il était principal du collège Léo Larguier de la Grand-Combe.

« Celui qui, dans la vie, est parti de zéro pour n'arriver à rien n'a de merci à dire à personne. ». C'est ce que déclarait à peu près dans sa grande sagesse Sa Sérénité le très auguste Sâr Rabindranath Duval, qui ajoutait dans son immense clairvoyance : *« les discours les moins longs sont les plus courts. »*

Fort de ces deux préceptes intangibles, Mesdames et Messieurs, chers collègues et chers amis, je me crus un temps dispensé d'avoir à vous importuner une dernière fois de mes laborieuses élucubrations. Mais, le fait est là, je ne suis pas tout à fait parti de zéro puisque j'ai eu la chance d'avoir des parents communistes ; et à moitié français. Voilà, me direz-vous, par les temps qui courent, et si l'on n'y prend garde, qui risque de relever bientôt de la paléo-anthropologie. Pourtant, cela vous mettait au cœur une irrémédiable colère contre l'injustice sociale et une horreur définitive du racisme. Je ne suis pas tout à fait parti de zéro puisque j'ai eu aussi la chance de rencontrer une institutrice. Elle s'appelait Mademoiselle Muselli - sans doute encore une travailleuse immigrée - ou peut-être une indépendantiste corse. Elle m'accueillit à la maternelle, publique et laïque, quand j'avais deux ans. Voilà, me direz-vous, par les temps qui courent, et si l'on n'y prend garde, qui risque de relever bientôt de la paléo-pédagogie. Pourtant, cela vous mettait au cœur une irrémédiable envie d'apprendre et un amour définitif de l'école, au point d'y être encore 60 ans plus tard !

Il y eut aussi quelques compagnons rencontrés à l'orée de la route - Karl Marx et Charlie Parker, Picasso et Galilée, Brassens et Louise Michel, Homère et Chaplin, Beethoven et Zola, et d'autres mécréants ou mêtèques encore qui vous donnent la force de croire à la beauté potentielle de l'homme et l'envie de lendemains qui chantent. Qui témoignent que l'humanité n'est pas inéluctablement, par la vertu de je ne sais quelle loi soi-disant naturelle, un troupeau de comptes en banque à pattes insolemment créditeurs pour quelques-uns et à découvert pour la plupart, bien entendu.

Qui vous persuadent que *« si les corbeaux, les vautours un de ces matins disparaissent, le soleil brillera toujours »*. Que *« liberté, égalité, fraternité »*. Que *« vale mas morir de pies que vivir de rodillas »*. Que *« les nuits tomberont une à une »*. Qu'on peut changer le monde et l'homme. Utopies que tout cela ?

éditorial



Peut-être. Sans doute, comme le dit si bien Aragon, « *sourira-t-on de nous comme de faux prophètes qui prirent l'horizon pour une immense fête* ». Pourtant les utopies seules font avancer le monde. Quel progrès, en effet, qui n'ait été d'abord une utopie ? Quelle conquête sociale, quelle découverte scientifique, quelle avancée démocratique, quelle œuvre d'art qui ne soit née d'une idée *a priori* utopique ?

Est-il, dites-moi, utopie plus étonnante et plus nécessaire que celle du poète qui prétend, par la seule force de ses mots, combattre « *la bêtise au front de taureau* » ? Est-il, dites-moi, utopie plus étonnante et plus nécessaire que celle du philosophe ou du savant qui entend, par la seule force de son esprit, expliquer l'univers et la vie ? Est-il, dites-moi, utopie plus étonnante et plus nécessaire que celle de l'insoumis qui par la seule force de ses convictions fait tomber la Bastille, libère l'Inde ou met à bas l'apartheid ? Est-il, dites-moi, utopie plus étonnante et plus nécessaire que celle des Lumières qui proclament à la face de l'ancien régime et du monde que les hommes naissent libres et égaux, forts du libre-arbitre et de la raison que leur déniait « *l'infâme* » ? Est-il, dites-moi, utopie plus étonnante et plus nécessaire que celle de l'enseignant qui se persuade du rôle essentiel, irremplaçable et prodigieux de l'apprentissage et de l'école pour l'existence même de la société des hommes ? Et qui y ajoute l'exorbitante prétention de contribuer à l'accomplissement de cette utopie ?

Ne croyez pas, mes jeunes collègues, ceux qui s'époumonent à proclamer la fin des utopies - et pourquoi pas, tant qu'on y est, la fin de l'Histoire. Ils ressemblent à ces vieillards de Prévert, ces « *vieillards au front borné* » qui « *indiquent aux enfants la route d'un geste de ciment armé.* ». Croyez plutôt avec Oscar Wilde qu'« *aucune carte du monde n'est digne d'un regard si le pays de l'utopie n'y figure pas.* ».

Ne croyez jamais non plus ces chanoines, de Latran ou d'ailleurs et de toutes confessions, qui voudraient vous persuader de l'obsolescence de la laïcité. La laïcité, c'est au contraire, plus que jamais, l'espoir unique et précieux que nous puissions vivre ensemble, dans la richesse de nos opinions et de nos croyances diverses, à l'abri de toutes les inquisitions et de toutes les fatwas.

Mais il est temps que j'arrête avant de tourner au gâteux pérorant ; à moins, me répondrez-vous peut-être, qu'il ne soit déjà trop tard ? Tout cela pour dire, donc, que je ne suis pas tout à fait parti de zéro. Et que malgré mes utopies, mes illusions, mes incohérences et mes erreurs je ne suis pas non plus arrivé à rien.

Après 60 ans d'école, presque une éternité - et l'éternité, n'est-ce pas Woody Allen, c'est long... surtout vers la fin ! - après 60 ans d'école donc, il était temps, j'en suis conscient, que je parvienne à quelque chose. Avant en tout cas que l'un de vous m'assène : « *casse-toi, pauv'con !* » Quoique... quoique je ne doute pas, mes chers collègues, que votre degré d'instruction et de culture, que votre sens du respect, de la politesse, que votre souci de l'exemple donné, je ne doute pas que la haute idée que vous vous faites de votre fonction et de vos responsabilités de représentants de la République, vous mettent à l'abri d'une telle incongruité ! Mais brisons-là.

Après 60 ans d'école, par conséquent, je suis donc parvenu à ce résultat qui paraîtra peut-être demain à une Madame de Sévigné inconnue, si étonnant, si exceptionnel, si extraordinaire, si prodigieux, si fabuleux, si époustouflant, si phénoménal, si stupéfiant, je suis parvenu à cette chose qui, me direz-vous, si l'on n'y prend garde, risque de relever bientôt par les temps qui courent de la paléosociologie, j'ai pu obtenir... la retraite !

N'étant pas tout à fait parti de zéro, n'étant pas tout à fait arrivé à rien, me voilà par conséquent tenu, n'en déplaise à Pierre Dac, à quelques mercis. D'abord, et tant pis si ça n'a rien à voir, **merci** aux Irlandais de nous avoir permis de constater une nouvelle fois que, pour nos hommes politiques, si depuis Daumier référendum est un mot latin qui ne peut pas ne pas vouloir dire oui, démocratie est un mot grec qui désormais ne veut plus rien dire. Et puis, revenant - si j'ose m'exprimer ainsi - à nos moutons, **merci** à vous tous, mes plus jeunes collègues, qui allez travailler plus, et plus longtemps, non pas bien entendu pour gagner plus, mais pour me permettre de travailler beaucoup moins pour gagner presque autant et de profiter au mieux, quelques années encore, de ma nouvelle condition sociale. Ce sera dur pour vous, j'en conviens, mais pensez à la bonne action que vous allez faire !

Rassurez-vous, cependant, cela ne vous coûtera pas si cher... Vous l'avez échappé belle ! Ça aurait pu être pire ! D'aucuns avaient en effet jugé naguère qu'en guise de point final ma carrière méritait de se ponctuer d'une ultime promotion. Or les hommes et les temps changent. On m'a oublié. Sans doute les appréciations rectorales, à l'image des promesses électorales de nos présidents, n'engagent-elles que ceux qui les reçoivent ? Ou peut-être attendait-on de moi un peu de cette obséquiosité syndicalisée qui est généralement de mise dans le sérail ? On aurait dû savoir qu'une conformation naturelle m'empêchait de trop courber l'échine. On aurait dû comprendre en outre qu'avec l'âge et l'arthrose ça ne pouvait pas s'arranger ! Merci tout de même à ces « on » qui m'évitent ainsi l'hypocrisie d'avoir à faire semblant de leur dire merci.

Merci, le plus sérieusement du monde cette fois, pour les paroles trop élogieuses, sans doute, mais pas trop convenues, peut-être, que vous avez bien voulu prononcer. Elles me vont droit au cœur et si je les accepte, malgré leur propension outrancière au dithyrambe, c'est pour les partager avec vous tous, mes chers collègues, sans l'appui et l'investissement de qui un Principal serait bien peu de chose. Et surtout **merci à ce métier**. Il m'a permis de rencontrer celle qui accompagne et enchante ma vie.

Merci à ce métier. Il m'a permis, d'Alès à Fkih Ben Salah, d'Annonay à La Grand'Combe, de Saint-Ambroix à Génolhac de travailler avec et pour les élèves.

Merci à ce métier. Il m'a permis de rencontrer le pape. Non, je ne tourne pas bigot, rassurez-vous. Je parlais de celui qu'un journaliste en mal de sensationnel surnomma le pape de la lecture, Jean Foucambert, et de ses éminences de l'AFL, plutôt rouges que grises, Yvonne Chenouf, Michel Violet et consorts avec qui nous fîmes un sacré collège et, paraît-il, quelques miraculés ! C'était une époque où l'on voulait vraiment que nos élèves sachent lire. C'était avant que l'on recommence à vouloir nous faire découper bêtement les caprins avec une égoïne. Mais si, vous voyez bien ce que je veux dire... la fameuse méthode scie la chèvre, ou quelque chose comme ça... (excusez-moi, j'ai toujours un peu de mal à globaliser depuis qu'on m'a contraint à réapprendre à lire avec la méthode syllabique). Avec Geneviève, Jean,

Yvonne, Michel et quelques autres l'aventure du « *Coussens en Plume* » fut exaltante et belle.

Merci à ce métier. Il m'a permis de connaître un recteur qui bien qu'il se nomma Toulemonde n'était pas n'importe qui, un inspecteur d'académie qui cachait sous les initiales d'un fourbe de feuilleton télévisé bas de gamme de grandes qualités humaines, un galopin repenti devenu représentant du peuple.

Merci à ce métier. Il m'a permis de travailler avec vous, mes chers collègues, Inspecteur d'Académie, Principale ou Principal adjoint, Gestionnaires, CPE, enseignants des collèges et des écoles, surveillants, secrétaires, personnels administratifs, d'entretien ou de service, avec vous parents d'élèves, avec vous délégués élèves, avec vous élus et responsables, avec vous tous sans qui il est vain d'imaginer qu'on puisse aider nos élèves à apprendre et à progresser.

Merci à vous tous d'être là ce soir, peut-être comme le signe qu'ensemble, nous y sommes un peu parvenu à Saint-Ambroix, Génolhac ou La Grand Combe ? « *C'est un rêve modeste et fou* », comme dit l'autre, « *il aurait mieux valu le taire* ». Merci d'attendre un tout petit peu, tout de même, pour me mettre « *avec en terre* » !

Jean-Paul FERRIER ■■■

Je voudrais être persévérant comme la mer qui ne se lasse jamais de faire des vagues qui se brisent toujours. G.W. PABST